

Kaunda

L'ambassadeur de Zambie insista pendant une semaine. Ses instructions étaient strictes, il ne pouvait quitter Florence sans m'emmener à Lusaka.

J'arrivai le 10 janvier 1989, accompagné d'Antonio et de Fulvio. Au pied de l'escalier, un comité de réception nous fit ses salutations. Aussitôt, une garde armée nous entoura et nous fit entrer dans trois limousines noires. Nous nous déplaçâmes à grande vitesse sur une route périphérique pour arriver dans un quartier du centre de la ville. Alors que les motards ouvraient le passage à travers la foule, je parvins à voir de longues files de femmes qui, portant leurs enfants sous-alimentés, attendaient l'ouverture des centres de rationnement.

Dix minutes plus tard, nous étions dans le palais présidentiel, entourés de chars d'assaut et d'un dédale de palissades. Nous descendîmes et fûmes conduits au salon d'ébène, où nous attendaient le président et son cabinet au complet. Kaunda nous souhaita la bienvenue en soulignant l'importance idéologique que nous représentions pour la révolution. Je répondis brièvement, tandis qu'Antonio traduisait pour la chaîne de télévision. Le président Kaunda, avec un port superbe, fit des gestes étudiés à notre intention et vers son public, distribuant sobriété et paternalisme selon qu'il se trouvait face aux uns ou aux autres. Un long foulard blanc pendait, comme toujours, à sa main gauche, probable signe personnalisé de son habillement. Le fameux foulard ! Tout le monde comprenait le signal quand il l'agitait avec véhémence ou fendait l'air avec. Quand il écoutait, le tripotant longuement, ceux qui étaient présents comprenaient aussi le code. Lorsqu'il le caressait de temps en temps avec un « je vois », cela signifiait une franche approbation.

En deux jours, nous fîmes ce qu'il fallait faire. Il n'y eut que le dialogue soutenu avec le secrétaire du parti unique qui finit mal. Mais en général, l'information fut ouverte et les problèmes, auxquels le pays faisait face, furent exposés sans retenue, toujours comparés avec les données les plus incroyables que Fulvio recueillait et qu'il ajoutait à la masse d'informations qu'il avait apportée d'Europe. Dans les jardins présidentiels, Kaunda montra les impalas qui paissaient doucement. Dans cet éden bucolique, la flore africaine et la brise du soir ne m'empêchèrent pas de voir la scène comme si elle était filmée d'en haut : les angles surveillés par des sujets avec des talkies-walkies ; plus loin, les chars d'assaut et les palissades ; plus loin encore, le piquet d'incendie et ensuite Lusaka, ville surpeuplée et affamée ; les champs ravagés ; les mines de cuivre et de minéraux stratégiques bradés à bas prix, phénomène orchestré par une poignée de sociétés qui tiraient les ficelles en dehors de la carte d'Afrique et tramaient leurs desseins en de lointains points du globe. Il s'agissait d'un découpage du territoire, mais je voyais aussi ce lieu il y a dix, vingt, trente ans et des siècles en arrière, à une époque où il n'y avait aucun pays mais des tribus et des royaumes d'où l'on tirait les ficelles sur place. Je compris que, tôt ou tard, le régime serait destitué parce que sa volonté de changement avait les mains liées par des ficelles multicolores. Cependant, je sentis quelque chose ressemblant à un remerciement pour le soutien offert à la libération de l'Afrique du Sud et à la lutte anti-apartheid. C'est pour cela qu'Antonio présenta les changements qu'il fallait mettre en place, tout en sachant à l'avance que notre projet était irréalisable.

Après le dîner de la troisième nuit, nous descendîmes dans un bunker par un couloir couvert de tableaux à droite et à gauche. Là se trouvaient Mandela, Lumumba et de nombreux autres héros de la cause africaine. Il y avait aussi Tito et d'autres personnalités de divers continents. Soudain, je m'arrêtai, face à un tableau et je demandai à Kaunda :

« -Que fait Belaunde ici ?

-C'est Allende, répondit le Président.

-Non, c'est Belaunde Terry, social-chrétien et ex-président du Pérou, un homme pas très progressiste et plutôt lié aux intérêts du Club National de Lima. »

Kaunda prit le tableau et le brisa sur le sol en toute simplicité. Il dit ensuite quelque chose sur Salvador Allende, mais j'étais concentré sur l'espace décoloré qui restait sur le mur et sur les morceaux de verre brisés sur le sol. Pendant un instant, il me sembla que l'on posait et que l'on enlevait des tableaux dans une infinité de couloirs à une vitesse chaplinesque et, dans ces scènes de cinéma muet, on remplaçait des héros par des lâches, des oppresseurs par des opprimés, jusqu'à ce qu'à la fin, sur un mur sans couleur, restât une intention vide qui était l'image du futur humain.

Nous arrivâmes au bunker. Pendant que Fulvio notait et filmait jusqu'au moindre détail, Antonio, élégant et métallique, ouvrit son dossier et, glacial, fit toutes les critiques qui s'imposaient. Tandis qu'il parlait, je vis comment le mouchoir tressauta, et comment, ensuite, il commença à se nouer, pour finir abandonné sur une petite table, juste à la fin de l'exposé. Antonio, sans aucune réserve, parlait d'une façon telle que n'importe quel politicien aurait sursauté. Cependant, je vis clairement que tout ce qu'il disait touchait au cœur. Il me sembla qu'Antonio incarnait une vérité qui le précédait et se projetait vers le futur. Il y avait dans cette froideur le tréfonds de toutes les causes pour lesquelles l'homme a lutté et je crois que tous le comprirent ainsi. Kaunda, ému, n'eut pas d'autre moyen que de reconnaître les faits avec son « je vois », mais il le prononça de telle manière et avec tant de tristesse qu'il devait se voir dans le miroir de son âme.

« Pour terminer notre analyse, qui doit être faite conformément à ce que nous voyons, nous devons renforcer le cinquième point qui se réfère à la dissolution immédiate du parti unique et réaliser des élections pluralistes d'ici à moins d'un an. Cela doit être accompagné de la libération des prisonniers politiques et du

droit à la réintégration et à la participation des exilés dans la lutte politique. Le monopole de la presse doit céder la place à toutes les formes d'expression, au risque même de voir les ennemis des intérêts du peuple de Zambie s'imposer momentanément par l'usage indécent de leurs énormes ressources. Nous voulons aussi souligner le huitième point dans lequel sont traitées les possibilités d'une conférence permanente des sept pays, pour fixer au niveau international les prix minimum des minéraux stratégiques. Et, en ce qui concerne la campagne contre l'Afrique du Sud, les sept pays devraient fermer leurs espaces aériens, afin d'empêcher le libre déplacement du régime raciste. A part cela, si nous parlons d'une révolution profondément humaine, nous devons commencer par la désarticulation de l'appareil répressif, qui, tout en étant une défense contre les provocateurs extérieurs et leur cinquième colonne, nous a amenés à espionner, contrôler, incarcérer et fusiller nos propres citoyens. Aucune révolution n'a de sens si l'on perd le sens de la vie humaine ! »

Sans sourciller, Antonio ferma son dossier et le passa, avec une quantité d'autres rapports, au secrétaire de Kaunda. Le président me regarda de son énorme sofa qui ressemblait à un trône. Je le fixai intensément et dis :

« -Excellence, rien de ce qui a été dit ne pourra être mis en pratique parce que les conjonctures l'empêchent, mais nous avons été loyaux, après avoir étudié consciencieusement la situation. Je vous prie, ainsi que les membres de votre honorable cabinet, de bien vouloir nous excuser pour ce que nous venons d'exposer. »

Kaunda se leva comme un géant et, de façon insolite, se rua vers moi pour m'embrasser. Les ministres firent de même avec Fulvio et Antonio. À ce moment-là, je ressentis avec force que j'avais déjà vécu cela antérieurement.

Nous repartîmes de Lusaka avec une sensation d'échec. Cependant, peu de temps après notre départ, nous sûmes que Kaunda avait commencé à mettre en place d'importantes réformes. Il libéra peu à peu les prisonniers politiques ; il octroya la liberté de presse ; il fit dissoudre le parti unique ; il reconnut publiquement ses erreurs ; il engagea des élections générales et, lorsqu'il fut battu, laissa le pouvoir et devint simple citoyen.

Un journal de San Francisco, publia ceci :

«Après avoir mené son pays vers la lutte pour l'indépendance vis-à-vis de l'Angleterre, en 1964, Kenneth Kaunda fut Président de la Zambie durant 27 ans. Nous pouvons dire en sa faveur qu'il resta ferme dans sa lutte contre l'apartheid en Afrique du Sud et que beaucoup d'événements qui se déroulèrent dans ce pays, auraient été plus lents s'ils n'avaient compté sur son aide décisive. À l'intérieur de son propre pays, il dut faire face à d'énormes difficultés d'ordre économique. En particulier après la chute du prix international du cuivre. À partir du début des années quatre-vingt, la Zambie est devenue chaque jour plus pauvre. Le revenu moyen par habitant atteignit 300 USD par an, soit la moitié de ce qu'il était deux décennies auparavant. La farine de maïs, principale denrée alimentaire, commença à manquer et son prix augmenta. Pour comble de malheur, un pourcentage important de la population fut touché par le SIDA et on atteignit le record mondial des personnes contaminées. L'aide de l'étranger fut également coupée depuis septembre, date à laquelle le Fond Mondial a réclamé le paiement de 20 millions de dollars de dettes. Début novembre, Kaunda fut battu par Frederick Chiluba, l'un des leaders syndicalistes les plus importants du pays, lors des premières élections pluralistes, depuis l'indépendance. À la différence de son voisin du Zaïre, Sese Seko Mobutu qui, après 26 ans de pouvoir, réprime encore aujourd'hui l'opposition, K. Kaunda a quitté le gouvernement de façon pacifique. »

Je n'ai plus revu Kaunda, mais je sais très bien que lors de certaines nuits limpides de son ciel africain, il continue à se poser les questions auxquelles je n'ai pas su répondre :

« *Quel est notre destin après tant de fatigue et tant d'erreurs ? Pourquoi, après avoir lutté contre l'injustice, devient-on injuste soi-même ? Pourquoi tant de pauvreté et d'inégalités si nous naissons et mourrons tous entre un rugissement et un autre ? Sommes-nous une branche qui se casse, sommes-nous les lamentations du vent, sommes-nous le fleuve qui se jette dans la mer ? ... Ou sommes-nous, peut-être, le rêve de la branche, du vent et du fleuve qui se jette dans la mer ?* »